

LAURENT BOYET

Manifeste des papillons

Non-assistance
à enfants
EN DANGER



**« INDIGNONS-NOUS ! FÉDÉRONS-NOUS !
AGISSONS POUR NOS ENFANTS ! »**

Préface d'Andréa Bescond

A L I S I O

**« Faire plus. Nous le devons tous,
je le dois aux enfants. Mais par-dessus tout,
je le dois à l'enfant de six ans que j'étais. »**

Victime d'inceste dès son plus jeune âge, Laurent Boyet a fait de la protection de l'enfance son combat. À la fois récit de sa reconstruction après 30 années de silence et manifeste, son texte est un appel à agir face à l'urgence de la situation des enfants victimes de violences en France. Harcèlement scolaire, viol, coups, inceste, les chiffres sont alarmants et vertigineux par leur ampleur et leur constante évolution.

Pourtant, nous avons le pouvoir de changer les choses, de renverser les tendances, de rendre visibles les invisibles. À partir de propositions concrètes et de nombreux exemples d'actions en faveur de la libération de la parole des victimes, ce livre poignant et engagé nous montre comment nous pouvons tous agir, chacun à notre niveau de responsabilité, pour mieux protéger les enfants.

Laurent Boyet est capitaine de police à Perpignan, membre de la CIVISE (Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants, 2021) et Président-fondateur de l'association Les Papillons, qui lutte à l'échelle nationale contre les maltraitances infantiles. L'une de ses missions est d'installer des boîtes aux lettres dans les écoles et les clubs sportifs pour inciter les enfants victimes de violences à les révéler. Elle a remporté en 2020 le Trophée de l'Avenir Europe 1.

ISBN : 978-2-37935-265-2



16 €
Prix TTC France
Rayon : Essai



ALISIO

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans
participer à la construction du meilleur des futurs possible ?
C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier
issu de forêts gérées durablement.

Conseil éditorial : Nathalie Ferron
Suivi éditorial : Hélène Bihéry
Relecture-correction : Emma Pavan
Maquette : Jennifer Simboiselle
Design de couverture : Raphaëlle Faguer

© 2022 Alisio,
une marque des éditions Leduc
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris
ISBN : 978-2-37935-265-2

LAURENT BOYET

NON-ASSISTANCE
À ENFANTS
EN DANGER

A L I S I O

SOMMAIRE

Préface d'Andréa Bescond	9
Avant-propos	11

BRISER SA CHRYSALIDE	19
Entrer dans son destin.....	21
Entrer dans le silence	33
Entrer dans la lumière.....	49
Entrer dans le combat	59

AGIR ENSEMBLE : LE MANIFESTE	
DES PAPILLONS	79
Être à bonne école : ouvrez les écoles	87
Être à rude école : le harcèlement.....	97
Le temps perdu ne se rattrape jamais :	
l'imprescriptibilité	101
Sois sage ô ma mémoire : l'amnésie traumatique ..	107
Juste la justice : déposer plainte.....	111
À chaque crime suffit sa peine : la tolérance zéro..	117
Réparer l'irréparable : la justice restaurative	123

Désenfantées : la soi-disant aliénation parentale ...	129
Ministère amer : Donner sa juste place à l'enfance .	139
Les incasables : du foyer aux assistants familiaux...	145
L'école des parents : apprendre à devenir parents	151
Marina Sabatier : la somme de tous les silences	157
Tétanisés à vie : envisager les violences subies comme un handicap.....	165
Des proies faciles : handicap et victimes.....	173
Épilogue.....	177

Avertissement aux lecteurs

Toutes les histoires et les témoignages que vous allez lire dans cet ouvrage sont vrais. Toutes les personnes existent. Afin de respecter leur anonymat, nous avons fait le choix de changer tous les prénoms et nous les remercions ici pour la confiance qu'elles nous ont accordée.

PRÉFACE D'ANDRÉA BESCOND

Laurent et moi nous sommes tout de suite souri. Le témoignage de Laurent à propos des sévices incestueux infligés par son grand frère allait être édité : « *Tous les frères font comme ça* ».*

C'était lors d'un colloque contre les violences sexuelles, je me souviens que nous avons longuement discuté. De mon côté, ça faisait quelque temps que je jouais mon spectacle « *Les Chatouilles* » et j'avais dit à Laurent de se préparer à recevoir une déferlante de témoignages.

Évidemment, c'était un euphémisme. Quand on raconte son enfance, on accueille aussi celle des autres.

Nous avons constaté avec effroi les chiffres du fléau de la pédo-criminalité et de l'inceste. C'était bien avant #metoo, à une époque où encore aucun média ne voulait nous entendre quand nous disions qu'un enfant sur cinq connaîtrait des violences sexuelles, d'après une enquête du Conseil de l'Europe.

* *Tous les frères font comme ça*, Laurent Boyet, Éditions Hugo Doc, 2017.

Les années ont défilé et Laurent et moi sommes resté.e.s très engagé.e.s, car même si nous ne le menons pas forcément de la même manière, nous savons que contribuer à lutter contre ce fléau, c'est le combat d'une vie !

Je tiens à manifester toute l'admiration que je porte à Laurent, il a été l'un des premiers hommes à s'exprimer sur l'inceste qu'il a subi. Dans cette société patriarcale, quand on appartient au genre masculin, révéler les viols infligés par un autre homme demande beaucoup de courage.

Laurent l'a eu, et il a aidé beaucoup de personnes à prendre la parole à leur tour, à affronter leur traumatisme et certainement à s'engager vers la voie de la résilience.

Alors merci Laurent pour ton témoignage et bravo pour l'association Les papillons.

Ce manifeste est un appel au secours.

Nous rêvons d'une société plus bienveillante à l'égard de nos enfants, nous rêvons qu'un jour, leur bonheur, leur sécurité deviennent des priorités.

Alors nous attendons que vous nous rejoigniez dans cette lutte contre les violences, vous êtes les bienvenu.e.s ! Ce n'est que le début !

Il est temps désormais.

Il y a urgence.

La crise sanitaire a continué de creuser le gouffre, il n'y a aucun engagement politique solide pour éradiquer le fléau.

165 000 enfants subissent des violences sexuelles par an.

Les Français dorment.

Les politiques ronronnent.

Nous sommes toutes et tous coupables.

Indignons-nous ! Fédérons-nous !

Agissons pour nos enfants !

AVANT-PROPOS

Vivre avec...

Laurent Boyet, avec sa force, son courage et sa détermination, porte le combat d'une vie, de nos vies. Ce combat nous relie tous, nous qui avons eu à subir l'innommable. S'il est, en effet, un sentiment qui nous relie, c'est celui de la douleur de l'acte, des maux ressentis, des mots exprimés, ou non, pour raconter. Nous vivons toutes et tous, avec le traumatisme qui nous accompagne, au quotidien. En effet, nous avons dû nous construire, affronter les aléas du quotidien et les souffrances de la vie avec ce secret et, le cas échéant, nous relever, toujours et encore, quelles que soient les circonstances.

L'enfant que j'étais est sans doute mort ce soir-là. Si notre cœur continue de battre, nous mesurons, une fois adulte, le chemin parcouru pour survivre, et, aussi parfois, pour ne pas avoir honte. Ma vie fut différente de ce que j'aurais dû vivre et si j'ai pu en tirer une force, celle-ci n'est qu'une façade. Car au fond de moi je suis resté cet enfant meurtri. À la fois mort, comme si le temps s'était arrêté, tout en devant vivre avec cette odeur, cette douleur, ces mains, cette voie, ce souffle, ce... Vivre, ou survivre...

Les Boîtes aux Lettres de Laurent Boyet et de l'association Les Papillons sont aujourd'hui essentielles pour permettre aux enfants, victimes ou témoins d'un viol sur mineur, d'exprimer le plus terrible des traumatismes. Les municipalités doivent s'engager sans hésitation pour porter l'espoir de ces enfants blessés à vie. L'espoir d'une vie possible. L'Éducation nationale doit contribuer au travail de détection et accepter de partager les informations éventuelles de protection et d'accompagnement.

Ces derniers mois, la parole des uns, les écrits des autres, ont permis que la question du viol sur enfant soit enfin appréhendée par la société dans son ensemble. De notre place de législateur, nous avons fait évoluer la loi ; une partie du chemin est parcourue. Il nous faudra évaluer la loi, la modifier le cas échéant en ayant toujours à l'esprit de protéger les enfants victimes afin de les aider à survivre et à se reconstruire.

Le manifeste des Papillons doit être apprécié pour sa valeur et ses orientations. Il marque le long chemin d'un combat individuel et désormais collectif, celui de ces femmes et de ces hommes victimes qui, s'ils avaient pu bénéficier d'un accès à une « boîte aux lettres », auraient peut-être trouvé le courage d'exprimer leur détresse. Cela aurait sans doute, permis à celles et ceux qui ont croisé leurs vies, de mieux comprendre certains de leurs comportements, certaines de leurs peurs...

Que tous les bénévoles engagés dans ce combat pour l'accompagnement des enfants soient remerciés chaleureusement. Avec vous, avec eux, cela nous permet, aussi, de vivre avec...

Bruno Questel, député de la 4^e circonscription
de l'Eure, membre de la commission des lois

Vous nous entendez. Vous nous lisez. Vous nous regardez. Mais savez-vous vraiment qui nous sommes ? Comprenez-vous vraiment ce que nous sommes, ce qui nous a détruit ? Pourquoi nous sommes ces cris, ces blessures, ces violences ? Pourquoi nous ressentons ce besoin vital de nous mettre à nu devant vous ?

Nous écrivons des livres. Nous nous mettons en scène dans des pièces de théâtre, dans des films. Nous allons vomir leurs crimes et nos hontes sur les plateaux de télévision. Nous vous racontons nos histoires, en dévoilant parfois pour la première fois ces bleus à l'âme qui nous empêcheront toujours d'oublier le mal qu'on nous a fait. Nos voix s'étouffent sous les larmes que nous essayons de contenir mais qui nous envahissent, inexorablement, à chaque fois que nous revenons en arrière. Vous nous entendez mais êtes-vous sûrs de nous écouter ? De pouvoir nous accompagner dans nos méandres et dans les profondeurs de nos récits souvent insoutenables ?

Vous vous êtes renseignés pour savoir qui était Camille Kouchner, cette jeune femme dont tout le monde parlait. Vous avez lu des messages sur Twitter lorsque la vague #metooinceste est venue déranger votre quotidien rassurant. Vous avez demandé à vos enfants si tout allait bien dans leur école, lorsqu'Alisha a été jetée d'un pont pour des photos volées, des heures

cyberharcélées. Vous vous êtes demandé comment vous réagiriez si les cris d'un enfant venaient transpercer vos murs, comme ceux du petit Tony ont dû cogner contre les consciences de ses voisins lorsque son beau-père l'a battu à mort. Et puis... le soleil s'est couché et le lendemain, d'autres choses sont venues occuper vos esprits. Jusqu'au prochain fait divers. Et un autre sujet de société à la mode a remplacé celui-ci dans les médias et dans vos conversations.

Je ne vous en veux pas. Ainsi va la vie. Des êtres, des enfances, des histoires meurent tous les jours, à chaque instant et d'autres prennent leur place, c'est insupportable et c'est une réalité qu'il est grand temps d'affronter. Quand nous sommes impliqués, cette chaîne implacable nous fait forcément mal et votre passivité, devient pour nous comme une complicité qui nous met en colère. Alors nous écrivons des livres, nous allons sur les plateaux de télévision, encore et encore, pour que nos souffrances résonnent comme une petite musique entêtante, pour qu'elles restent en vous, comme une persistance rétinienne. Nous le faisons pour toutes celles et tous ceux qui ne parviennent pas à trouver suffisamment de force, suffisamment de courage pour dire leur indicible. Car si nous parlons, ce n'est pas seulement pour vous faire comprendre. Mais c'est surtout l'unique façon pour nous de survivre.

Survivre.... Les mots sont dévoyés de nos jours et souvent utilisés dans n'importe quel contexte. Alors ils perdent de leur signification véritable, de leur puissance. Et, ils finissent par ne plus rien vouloir dire. Les coureurs cyclistes du Paris-Roubaix survivent à l'enfer des pavés du Nord. La ménagère de moins de 50 ans survit aux bousculades des premiers jours des soldes. Quant à moi, j'ai survécu à trois années de viols commis par mon frère lorsque j'avais 6 ans et à trente années

de silence, tétanisé par la peur du lendemain. Avouez que le parallèle est déconcertant. Et c'est parce que les mots sont utilisés à mauvais escient que vous ne comprenez pas toujours le mal qu'on nous fait. Parce qu'il y a le mal, les douleurs physiques mais aussi toutes ces années éprouvantes d'incidences invisibles et imprescriptibles, incompréhensibles pour celle ou celui qui n'a pas souffert. À cause d'elles, nous survivons plus que nous ne vivons.

Ce livre est avant tout un manifeste, un cri pour que la protection de l'enfance devienne un véritable enjeu. Électoral d'abord. Mais un de société avant tout. Électoral parce que toutes les idées développées par tous les partis comme autant de solutions miracles n'auront aucune importance et aucune incidence si nous laissons les enfants blessés d'aujourd'hui devenir les adultes bancals de demain. La protection de l'enfance doit être au cœur de toutes nos préoccupations. Or elle n'est en France qu'une expression qu'on ressort opportunément quand les circonstances l'exigent. Mais dans la réalité, dans le fonctionnement de notre société et de nos institutions, elle n'existe pas.

Nous n'avons de cesse de rappeler les chiffres tellement effrayants qu'ils donnent la nausée. Tellement colossaux qu'ils ne nous permettent plus de mesurer l'abîme dans lequel chaque année des centaines de milliers d'enfants sont plongés, comme je le fus moi-même, il y a plus de quarante-cinq ans. Tous les ans, on estime que 165 000 enfants sont victimes de violences sexuelles, la plupart du temps intrafamiliales. Chaque année, 700 000 enfants seraient victimes de harcèlement scolaire. Et un enfant meurt tous les cinq jours des suites de violences parentales. Énoncé comme cela, ça n'est pas très concret. Depuis que vous avez commencé la lecture de ces pages, un enfant a été victime d'une agression sexuelle et quatre

ont été victimes de harcèlement scolaire. Un autre a reçu des coups qui entraîneront sa mort dans exactement 120 heures. De quoi nous donner à tous le vertige !

On passe notre temps à dire que de tels chiffres sont inacceptables pour la grande puissance industrielle que nous sommes. Mais rien n'est fait pour que cela change. On croit que c'est aux autres d'agir, aux politiques, aux responsables d'associations, aux enseignants. Mais en vérité chacune et chacun de nous a entre les mains un petit bout de la solution. Il suffit de le vouloir, mais de le vouloir vraiment, avec vaillance, et tous les jours. Je ne suis pas naïf, partout où il y a des enfants, il y aura toujours des ogres pour tenter de dévorer leur innocence. Ils les attaquent, parfois sous nos yeux, et nous ne voyons rien, ou pire, nous faisons mine de ne rien voir. Nous trouvons des excuses pour nous persuader qu'on se trompe, que cela ne nous regarde pas. Or rien n'est inéluctable. Sauf la mort. Et encore...

J'ai survécu. J'ai survécu aux viols répétés, survécu au silence, à la honte, à la peur. J'ai passé des nuits entières à pleurer, à me dire que ça ne pouvait pas être ça la vie, parce que ça faisait trop mal. Mais j'ai survécu, sans comprendre comment ni pourquoi, alors que tant d'autres autour de moi n'y parvenaient pas. J'ai appris de chacun des sentiments qui m'ont traversé. J'ai construit sur des ruines, avec patience et détermination. J'ai regardé s'effondrer les murs que j'avais bâtis sur des sables mouvants. Et je me suis remis à l'ouvrage. À chaque fois. Parce que je ne voulais pas que mon frère l'emporte. Parce que je voulais donner un sens à l'insensé. Je me suis persuadé que tout cela m'était arrivé pour une bonne raison. C'est ce qui m'a fait tenir debout, ce qui m'a empêché de sombrer quand ça faisait trop mal, ce qui m'a fait sortir de ma chrysalide pour prendre enfin mon envol.

J'ai survécu alors même que j'avais été anéanti, littéralement réduit à néant. Ne plus être. Même pas un grain de poussière. Être rien. Se sentir inutile, accessoire. J'ai touché le fond. J'ai essayé de garder la tête hors de l'eau mais le moindre courant, même le plus infime, me faisait perdre pied et boire la tasse. Se laisser couler, pour ne plus avoir à se battre. Je sais ce que c'est d'être brisé. Chaque viol subi par mon frère m'a éparpillé un peu plus. Disloqué, cassé en des milliers de morceaux que je n'avais pas le temps de récupérer. Parce qu'un autre viol me faisait voler encore un peu plus en éclats.

J'ai fait des erreurs. Sans repère, il est tellement difficile de faire les bons choix. Je me suis trompé et j'ai trompé moi-même. Je me suis construit sur du vide et j'ai enfilé des dizaines de masques pour ne pas voir ce visage dans le miroir. Mon visage. Je le trouvais si laid à force d'avoir enduré en silence. Mais, au milieu de ce chaos, j'ai connu aussi de grandes joies, la passion, l'amour, celui que peu de personnes ont la chance de connaître. Quand mon heure viendra, je pourrais affronter la mort avec bravoure sachant que j'aurai fait de mon mieux. Je ne regrette rien. Ni le mal qu'on m'a fait, ni les routes que j'ai empruntées. J'aimerais que chacun de nous puisse en dire autant le moment venu. Mais chaque jour des enfants continuent de souffrir et de mourir et s'indigner devant les chiffres désespérants ne suffit pas. Alors on fait quoi ? Si on ne change rien, rien ne changera.

Je ne suis là ni pour vous faire la morale ni pour vous donner des leçons. Mais par le récit de mon histoire, la façon dont j'ai failli ne jamais me relever, la force que j'ai trouvée pour transformer l'ombre en lumière ; par mes combats, mes rencontres, par l'action que je mène et les réflexions qui en découlent, je souhaite vous

montrer qu'il n'y a pas de fatalité. Au-delà des chiffres, il y a des vies, des non-vies, des survies. On peut, on doit changer les courbes. Il y a partout des enfants qui veulent encore faire confiance aux adultes. Des enfants victimes de monstres, autant que de nos indifférences et qui méritent qu'on mette tout en œuvre pour qu'ils puissent, le mieux et le plus vite possible, se reconstruire. Devenir... des papillons. Je compte sur vous. C'est parti. C'est maintenant !

BRISER SA
CHRYSALIDE

ENTRER DANS SON DESTIN

Il y a un moment où le mal qu'on nous a fait enfant devient littéralement trop lourd à porter. Il faut qu'on l'élimine par tous les moyens. Il faut que cela sorte parce que ça nous étouffe, parce que ça nous consume comme un poison mortel. On s'ouvre les poignets en espérant que la boue épaisse qui coule dans nos veines s'échappera. Mais il n'y a que du sang, ça reste en nous, ça ne part jamais, ça ne nous laisse aucun répit. J'ai passé trente années de ma vie à vouloir dire, ne serait-ce qu'un mot, ne serait-ce qu'une fois. Mais ça ne venait pas. C'était plus fort que moi. Ça restait là, comme une boule puante, cachée au fond de ma gorge. J'avais beau essayer d'accumuler le plus de courage possible pour faire face à mon frère, à ma famille, à mes professeurs, à n'importe qui. Rien ne venait. Jamais.

Et cette impuissance à dire l'indicible me révoltait contre moi-même. Je m'en voulais de ne pas avoir la force de les regarder droit dans les yeux et de leur dire à quel point ils m'avaient abandonné à mon sort terrible, aux griffes d'un héros déchu. Je m'en voulais de les regarder vivre comme si de rien n'était et d'être au

milieu d'eux, en apnée, toujours à la recherche d'un souffle, d'une raison de continuer. Ils sont difficiles à appréhender, nos silences. Ils sont souvent le point de départ de bien des suspicions. La plupart des gens ne comprennent pas que l'on puisse se taire après avoir été victime, enfant, de violences terrifiantes. Il faut l'avoir vécu pour savoir. Savoir le poids de la honte. Savoir l'engrenage infernal du mutisme dont on a tant de mal à s'extraire. Comme des murs qui se rapprocheraient inexorablement sans jamais nous écraser. Des murs contre lesquels on passerait notre vie à se cogner et qui nous garderaient prisonniers. À force, certains d'entre nous parviennent à les fissurer. Ils s'écroulent alors en nous laissant face à l'inconnu. Il est effrayant, ce vide autour de nous, lorsque la parole se libère.

On se réfugie dans le silence d'abord par obligation, parce que nos agresseurs nous l'imposent. Puis on reste dans le silence parce qu'on croit qu'il nous protège, qu'on va pouvoir vivre avec. Mais ce mutisme nous ronge, autant que le mal qu'on nous a fait. Et un jour, on finit par en payer le prix. Je me souviens de ce jour comme si c'était maintenant. Je me souviens de cet instant précis où mon destin a choisi son camp. Cette fulgurance qui vous pousse d'un côté plutôt que de l'autre. Sur le moment, une fois encore, je me suis trouvé faible et lâche. Je connaissais bien ces adjectifs. Je m'en affublais depuis tellement longtemps. Je me trouvais faible et lâche de l'avoir laissé faire, de n'avoir pas su, pas pu lui dire non. Je me trouvais faible et lâche d'avoir à chaque fois regardé ma mère, d'avoir tenté, par mon regard, de lui faire comprendre à quel point son fils, mon frère, me faisait mal, sans jamais avoir pu lui dire simplement ces mots. Je me trouvais faible et lâche d'avoir passé les vingt premières années de ma vie à faire semblant, à faire comme si tout allait bien,

simplement pour qu'on me laisse tranquille, pour qu'on ne me pose pas de questions. Parce que je n'avais pas les réponses. Ou qu'elles me faisaient peur.

J'avais 20 ans. 20 ans... C'était censé être la plus belle période de ma vie. C'est ce que disaient tous les autres autour de moi, sur les bancs de l'université Lyon 2. Être étudiant et avoir 20 ans, ça devait être comme un apogée, quelque chose qu'on ne connaît qu'une seule fois et il fallait en profiter. Sauf que moi, chaque soir, j'errais dans les rues parce que la nuit me faisait peur. Elle me ramenait à mon enfance, à ces nuits où je luttais pour rester éveillé afin de pouvoir mieux ressentir les draps bouger, la menace s'avancer. Elle me ramenait aux matins où mon frère venait coller son corps de géant contre le mien et où il me transperçait.

Alors je déambulais dans les rues de Lyon, le ventre et l'esprit vides. Je me mêlais aux anonymes, à celles et ceux qu'on ne voit plus. Je refaisais le monde avec les clochards de la place Bellecour. Je regardais les gens heureux, derrière les petits carreaux des fenêtres du Comptoir Abel. Je me rinçais les yeux tout en écoutant les histoires des prostituées de l'Est, le long des quais de Saône. Je ne rentrais que saoulé de mauvais vin, épuisé par les kilomètres que j'avais parcourus. Je m'écroulais sur le lit de ma chambre de la cité universitaire Jean-Mermoz. J'étais comme un intrus au milieu des autres. Ils avaient leurs petites vies bien ordonnées, leurs fêtes étudiantes, leurs familles qui remplissaient leurs réfrigérateurs. Moi, je n'avais rien de tout cela. Je n'avais que des souvenirs qui me hantaient comme des fantômes effrayants, m'attirant irrésistiblement vers l'abîme.

J'avais 20 ans. C'est souvent un tournant dans une vie. Mais moi je tournais en rond. Je n'arrivais à rien. Nulle part. Ce soir-là, ma blessure, à vif depuis mes

6 ans, depuis le premier matin, saignait un peu plus que d'ordinaire. J'avais mal. Mal à en mourir. Je suffoquais. Seul au milieu des rues, au milieu de la nuit, je n'arrivais plus à trouver de raison de continuer. Ça ne pouvait pas être ça, la vie. Ça ne pouvait pas être cette douleur lancinante qui ne vous abandonne jamais. Tout le mal que mon frère m'avait fait, restait en travers de ma gorge. Ça m'empêchait de parler. Ça m'empêchait même de respirer. Au coin d'une rue déserte et chaude, j'ai glissé le long d'un mur en pleurant. Je me suis recroquevillé. J'ai pleuré, la tête posée sur mes genoux, cachée dans le creux de mes bras, le regard dans le vide. Et tout à coup, ça m'est apparu comme une évidence, comme l'unique façon de ne plus souffrir. Un peu plus loin, j'apercevais les phares des voitures qui traversaient le pont Galliéni. En dessous, bien en dessous, il y avait le Rhône et ses eaux sales. Mourir noyé, comme j'avais passé le début de ma vie, en apnée. Mourir en essayant de revenir à la surface, prendre un peu d'air, mais couler, inexorablement.

Je me suis levé et j'ai marché mécaniquement, sans plus penser à rien. À rien d'autre qu'à cette envie d'être délivré. Enfin. À cette heure avancée de la nuit, il n'y avait plus de passants. Les clochards s'étaient endormis, assommés par la piquette qui leur trouait le ventre et la tête. Les bouchons lyonnais avaient baissé leurs rideaux de fer depuis longtemps. Les prostituées de tous les pays avaient fait leur dernière passe. Il n'y avait personne pour me dissuader. Et presque pas de voitures. Mais je suis certain qu'aucun conducteur ne m'a remarqué cette nuit-là. Personne n'a été témoin de ce long moment durant lequel je me suis tenu au garde-corps, en regardant en bas, comme attiré par le vide. Je suis certain que personne ne m'a vu monter sur la rambarde, en essayant maladroitement de garder l'équilibre. Personne ne m'a

vu rester ces minutes interminables et improbables, debout, les yeux fermés, embués de larmes. Toute ma minuscule vie a défilé sous mes paupières, comme par flashes. Je suis revenu en arrière, à cet instant précis où mon enfance a basculé, comme je m'apprêtais à le faire cette nuit-là.

L'instant d'avant, j'avais 6 ans. J'étais un enfant comme les autres, avec mes rêves, mes envies, mes peurs. J'étais le dernier né d'une famille de cinq enfants : deux garçons et trois filles. Mon père était un ouvrier du tissage et ma mère gardait des enfants chez nous. Il n'y avait aucune place pour le superflu, l'imprévu. Pas de vacances. Pas de restaurants. Pas de voiture. Rien qu'une vie fade et linéaire. Ma mère avait le visage dur, que ses yeux bleus ne parvenaient pas à adoucir. Elle réservait ses uniques marques d'affection aux enfants qu'elle gardait. Mon père fuyait l'autorité cinglante de ma mère en se réfugiant dans son jardin, pour faire pousser des légumes qu'il ne mangeait même pas. Mes sœurs se sont lancées dans une course au mariage pour s'éloigner au plus vite de la lourdeur familiale. Mais, au milieu de ce désert affectif, il y avait mon frère, de dix ans mon aîné. C'était mon modèle, la figure masculine à laquelle je m'identifiais. Il était mon héros et jamais je ne me serais méfié de lui une seule seconde. Parce que les héros, ça sauve les gens. Ça ne leur fait pas de mal. Ou alors, juste aux méchants.

Debout sur le garde-corps, la brise tente de me déséquilibrer. Je la sens sur ma joue. Elle me donne la sensation d'être encore vivant. Juste un peu. C'est la première fois que je vais si loin dans mon envie d'en finir. Finir quoi ? J'avais l'impression de n'avoir rien commencé, de n'être qu'une ébauche pour une autre vie. J'avais envie de fuir, comme mon père, comme mes sœurs. Avez-vous déjà ressenti cette impression de n'être rien, de n'avoir

aucune place, aucun rôle ? Je n'étais, dans mon esprit, même pas encore une victime. On ne devient une victime que lorsqu'on commence à parler. Avant, on est... rien. Rien ne nous définit. Ni aux yeux de la société, ni à nos propres yeux.

L'instant d'avant, j'avais 6 ans et mon frère allait revenir passer les grandes vacances avec nous. Avec moi. À la rentrée précédente, il avait intégré un internat très loin de chez nous. Il ne fuyait pas, lui. Il poursuivait ses études. Peu lui importait où elles le menaient. Je voulais réussir comme lui, plus tard. Partir moi aussi. Je lui en voulais de m'avoir abandonné à toute cette morosité au milieu de laquelle j'essayais de grandir. Ma mère a enlevé mon petit lit juste avant qu'il n'arrive, ce qui me donnait l'illusion d'avoir ma chambre à moi. Je devais juste la partager avec mon frère quand il revenait. Partager le même grand lit. Les vacances allaient être merveilleuses. Nous allions reprendre nos parties de football. J'allais l'écouter jouer à la guitare les chansons de Simon and Garfunkel. Il allait à nouveau tout rendre extraordinaire. C'est la mission des héros. Je n'aurais jamais pu imaginer que mon enfance allait mourir cet été-là.

L'instant d'avant, je sens la chaleur du jour déjà levé par la fenêtre ouverte, derrière les volets en bois. Je plisse les yeux pour essayer d'apercevoir le ciel bleu à travers les persiennes, pour me rassurer. Je distingue à peine les bruits que fait mon père dans la cuisine. Bientôt, il ira arroser les courgettes, les tomates. Il arrachera les mauvaises herbes, jusqu'à l'heure du déjeuner. Je sens les draps qui bougent juste derrière moi. Mon frère sort de son sommeil. Il est arrivé hier et je suis tellement impatient que nous reprenions tout ce que son départ a suspendu. J'aurais dû me lever, ne pas attendre qu'il se réveille. J'aurais dû aller retrouver ma